

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

M. GEORGES FISCH

S'il est à Paris un Comité où règne l'esprit de l'Alliance évangélique, où l'on en goûte toutes les douceurs, où l'on y puise constamment force et conseil, c'est bien celui de la Société des Missions. Aussi, n'en est-il aucun où l'on ait senti plus vivement la perte du chrétien éminent qui a personifié ce principe dans son sein pendant vingt-cinq ans. Mais il n'y a pas à craindre que son départ l'affaiblisse parmi nous ou le rende plus difficile à réaliser. L'homme de l'Alliance évangélique était aussi l'homme de la prière. Chaque jour, il intercédait nominativement pour nous et pour nos missionnaires. Il en faisait autant pour un grand nombre d'autres frères. C'était son œuvre principale, celle où il s'est montré le plus infatigable et dans laquelle il a persévéré jusqu'à sa dernière heure. Ses prières l'avaient précédé devant le trône de grâce, mais on peut dire aussi qu'elles l'y ont suivi. Aucune d'elles ne sera oubliée de Dieu.

Toutes les œuvres et tous les ouvriers du Seigneur pour lesquels Georges Fisch a intercédé avec tant d'amour et de

foi, recueilleront le fruit de ses saintes luttes avec le Tout-Puissant. Que ce soit là notre consolation, celle de sa veuve et de ses enfants ; que les souvenirs sanctifiants de sa vie restent toujours présents à notre esprit, et trouvent en nous des imitateurs reconnaissants et fidèles.



QUELQUES JOURS PASSÉS DANS L'INTIMITÉ DU MAJOR MALAN
AU SUD DE L'AFRIQUE

Selon ma promesse, je viens donner aux lecteurs du *Journal des Missions* quelques détails intimes sur cet excellent ami. C'était un des justes de la terre et tout dans sa vie méritait d'être observé. Les grands traits de cette vie sont déjà connus. Ceux que je relèverai ne le sont guère que de mon ami Coillard et de moi-même.

Nous fîmes l'un et l'autre sa connaissance lors de sa visite au Lessouto, qu'il a racontée lui-même dans l'excellent petit ouvrage qu'a traduit Madame Mallet. Ce fut pour les Eglises du Lessouto et pour leurs pasteurs un temps d'entretiens pieux, de communion fraternelle, de rafraîchissement spirituel comme nous n'en avons encore jamais eu. Il donna une impulsion nouvelle à notre vie missionnaire, ce qui nous valut des bénédictions que l'on se rappellera toujours dans le pays. Le nom de Malan est devenu depuis lors pour nos convertis bassoutos le synonyme de piété virile et joyeuse, de prière incessante. Il ne montait jamais dans une de nos humbles chaires sans s'y être longuement préparé sous le regard de Dieu. Cet étranger, ne parlant guère que l'anglais, paraissait brûler d'amour pour ses frères du Lessouto. Nous n'étions guère accoutumés à de telles expansions. Sauf une visite de deux amis quakers et celle de notre jeune frère Vernet, de Genève, rien ne nous en avait donné

l'idée. Depuis ce temps, une tendre et vive affection nous a unis à ce cher bienfaiteur de nos Eglises.

Il nous disait souvent : Vous êtes coupables ; vous avez trop caché à ceux qui vous avaient envoyés le bien que Dieu a fait aux Bassoutos. C'est cette pensée qui l'a poussé à écrire le livre dont je parlais tout à l'heure. On sait avec quelle vigueur il a plaidé depuis lors notre cause et celle de notre œuvre. C'est alors aussi qu'il a compris que le temps était venu où les natifs convertis devaient jouer un grand rôle dans l'évangélisation de l'Afrique. Il se mit de suite à encourager toutes les sociétés missionnaires qui travaillent, dans ce qu'on appelle le noir continent, à développer leurs œuvres en employant des indigènes comme instituteurs, catéchistes et pasteurs. C'est la pensée qui domine dans son journal *l'Afrique* où notre mission du Lessouto et celle projetée au Zambèze occupaient une grande place. Nous sommes heureux d'apprendre que la rédaction de ce journal va être reprise par le révérend Carlyle, qui s'est également chargé d'être le secrétaire de la Société fondée par notre ami pour collecter des fonds destinés à entretenir des prédicateurs indigènes (Native Aid Society).

Quelque temps après sa visite au Lessouto, on annonça des conférences sur la question de la *sanctification* dans la ville coloniale de King-Williamstown ; nous nous y rendîmes, mon ami Coillard et moi. On nous logea chez le commandant de la garnison, auprès duquel notre ami Malan se trouvait déjà. Cet officier était un de ces hommes qui ne cachent pas leur lumière sous le boisseau. Nous passâmes là quelques jours bénis dont je ne veux évoquer que deux ou trois souvenirs. La nuit, ou de bon matin, vers trois ou quatre heures, il arrivait à Malan de faire tout à coup son apparition dans notre chambre à coucher, la Bible à la main : « Frères, » disait-il, « le Seigneur m'a rappelé une si belle parole que je ne puis la garder pour moi seul. » Et aussitôt de la lire, de la méditer et de terminer par une

prière fervente. Le colonel qui commandait la garnison nous invita plusieurs fois au repas des officiers ; et nous pûmes constater le zèle en même temps que le tact parfait avec lesquels le Major savait amener la conversation sur des sujets religieux. La plupart des officiers étaient légers, sinon hostiles à la piété ; on sentait cependant que ces efforts de notre ami ne restaient pas sans quelque bénédiction.

Après les conférences, nous reprîmes le chemin du Lessouto, Coillard et moi, et nous eûmes le bonheur de voyager avec lui pendant quelques jours à travers la Cafreterie. Il voulait nous accompagner, disait-il, pour jouir de notre société, et c'était nous qui jouissions de la sienne. Il avait quelque chose à dire à tous ceux que nous rencontrions, blancs ou noirs. Il ne parlait le cafre que très imparfaitement ; mais ce qu'il pouvait exprimer, il le disait ; et je ne doute pas que le Seigneur n'ait béni ces conversations faites sur les grands chemins, pour la conversion de quelques âmes.

Nous nous entretenions surtout de la part à faire aux indigènes dans l'œuvre missionnaire. De temps en temps, sans nous proposer de descendre de cheval, il nous indiquait un chant, surtout un de ceux composés par son vénéré grand-père César Malan, ou bien il nous demandait de faire une prière : il aimait à s'appeler notre *fourrier*, et souvent, à l'entrée de la nuit, il nous devançait au galop pour aller nous préparer un logis. Un soir, nous étions arrivés dans une station wesleyenne. Les deux chevaux qui portaient nos bagages étaient tellement fatigués qu'ils ne pouvaient plus avancer. Sans nous en rien dire, voilà le Major qui s'en va, dès le matin, échanger nos chevaux fatigués pour des chevaux frais, en ajoutant au troc une somme assez forte. Comme nous nous récriions : « Je n'ai fait, nous dit-il, que mon devoir ; un de mes amis venait, par l'ordre du bon Dieu, de mettre à ma disposition 2,000 francs pour en faire tel usage qu'il me plairait ; en ma qualité de fourrier, je devais vous procurer les montures qui vous étaient indispensables. »

Arrivés dans une station missionnaire, il avait fait avec nous presque la moitié du chemin de retour dans la direction du Lessouto, mais ses affaires ne lui permettaient pas d'aller plus loin. Nous nous arrêtàmes là avec lui un jour entier pour laisser reposer nos montures. Nous avons été reçus d'une manière un peu douteuse par le missionnaire de cet endroit. Cependant, dans l'après-midi, il consentit à faire avec nous une promenade sur une colline voisine. Nous nous assimes bientôt, et vite le cher Major de proposer la lecture de quelques versets de la parole de Dieu. Nous lûmes et méditâmes pendant quelques moments Philippiens III, 10 et 11. En rentrant, le missionnaire me dit à peu près ceci : « J'avais des préventions à l'égard de votre ami, mais je dois dire que non seulement elles ont été dissipées par cette visite, mais que je ne me rappelle pas avoir passé des moments aussi doux depuis bien des années. Je bénis le Seigneur de ce que vous me l'avez amené; je sens que j'ai reçu du bien. » Le lendemain, après avoir prié ensemble au haut d'une montagne que nous avons gravie avant le lever du soleil, nous prîmes congé de notre hôte et de notre cher Malan, qui s'en retournait au milieu de ses Cafres.

Il ne parlait pas volontiers des événements de sa vie de soldat; il en a laissé cependant quelques souvenirs dans un livre connu. Il n'aimait pas non plus à se mettre en avant, mais son zèle et son entrain faisaient que presque partout, lorsqu'il s'agissait du service de Dieu, il était en tête des autres et prenait invariablement l'initiative. Il attendait constamment l'avènement personnel du Seigneur. Il m'a raconté que, se trouvant à Montréal durant sa carrière militaire, il fut une nuit réveillé en sursaut par des cris et, voyant une grande lueur à travers sa fenêtre, il crut que le Seigneur était venu. Il se leva et se précipita dehors, mais, à son grand désappointement, ce n'était qu'un incendie.

Il y a au-dessus de l'école normale de Morija, à mi-chemin du sommet de la montagne qui en fait l'arrière-plan, un amas

énorme de rochers éboulés, qui forment une des forteresses naturelles du Lessouto. Là, pendant la guerre de 1865 à 1867, les chrétiens de Morija, d'Hermon et d'ailleurs avaient cherché un refuge. Pendant des mois entiers, des prières s'étaient élevées de là pour implorer la protection de Dieu et le retour de la paix. Le Major, à qui j'avais montré ce lieu, le regardait comme un des endroits sacrés du pays; il m'y a donné rendez-vous pour le temps où, «régnant avec le Seigneur,» disait-il, « nous irons partout à son service remplir les missions qu'il nous confiera. » Quelques années plus tard, nos amis quakers, MM. Sharp et Kitching, faisaient la même promenade avec moi et renouvelaient la prière et la promesse du rendez-vous du cher Major. Il vivait ainsi en communion avec Jésus-Christ, sans aucune interruption, attendant sa venue et s'efforçant de la hâter en amenant à sa connaissance tous les pécheurs auxquels il avait accès et en réveillant la piété des enfants de Dieu.

J'aurais bien d'autres traits de sa vie intime à raconter, mais peut-être en ai-je déjà dit assez. Il n'a pas toujours été compris; dans l'opinion de plusieurs il était trop mystique et pas assez pratique. Je puis assurer que partout où il a passé il a laissé des traces lumineuses et la bonne odeur de l'Evangile. Au Lessouto on ne l'oubliera jamais; depuis mon retour en France, je n'ai jamais reçu de lettres de mes paroissiens de Morija où ils ne m'aient pas parlé de lui et ne m'aient pas chargé de lui faire leurs salutations. Ce sera un grand deuil pour toutes nos Eglises du Sud de l'Afrique lorsqu'elles apprendront sa mort.

Que son manteau tombe sur nous; faisons au moins autant qu'il a fait, et n'oublions pas la douleur de sa famille.

A. MABILLE.

